

SAINT MAURICE ET SES COMPAGNONS

de la Thébaïde à Angers

- *Un Africain saint-patron du diocèse d'Angers* • *Six mille martyrs dans le Valais*
- *Une fontaine de sang* • *Saint Martin apôtre de l'Anjou*
- *Un trésor dilapidé par les Huguenots, la Révolution... et des chanoines*

Ils étaient environ six-mille à quitter la Thébaïde en Égypte (l'antique ville de Thèbes est l'actuelle Louxor), une terre chrétienne, arrosée du sang de saint Marc, des martyrs du III^e siècle (sous Septime-Sévère), une terre bénie par la fondation de tant de sièges épiscopaux, et théâtre des mortifications de nombreux anachorètes. Ils étaient environ six-mille à traverser la mer Méditerranée sous les aigles impériales, pour défendre les frontières de l'Empire romain sous Dioclétien. Ils furent environ six-mille, aussi, à préférer mourir pour leur Dieu, plutôt que d'obéir à leur empereur : la Légion thébaine, sous la conduite de Maurice, refusa de se soumettre aux ordres impies du César Maximien qui exigeait d'eux de sacrifier aux idoles. Devant le refus de la légion entière, Maximien décida de la décimer : un homme sur dix fut tiré au sort et exécuté. Six-cent tués, six-cent martyrs. Face à l'obstination des survivants, Maximien appliqua une seconde fois la sentence. Puis, devant l'obstination des survivants, tous les autres furent massacrés. Six-mille tués, six-mille martyrs. Ces événements se déroulèrent en 302, dans une localité valaisanne, plus tard appelée Agaune. Saint Maurice et ses compagnons, bientôt célèbres dans toute l'Europe, ne manquèrent pas de susciter des dévots... jusqu'à Angers, au point d'en devenir les principaux protecteurs de la cathédrale et du diocèse.

lui apportant un vase richement décoré, et l'évêque le remplit du sang miraculeux ; après quoi, l'ange lui ordonna de le confier aux moines d'Agaune. A son retour au monastère, les moines, tout émerveillés, lui offrirent d'autres reliques des saints martyrs. Et c'est avec ce précieux fardeau que saint Martin, qui avait conservé trois fioles de ce sang miraculeux, regagna la ville de Tours. Là, il en donna une à sa cathédrale, Tours, qui fut consacrée alors à saint Maurice, une autre à Candes, et la dernière... à notre cathédrale d'Angers. Mais que reste-t-il aujourd'hui de ces trois fioles ? Saint Grégoire de Tours, grand historien du VI^e siècle, attestait l'existence de cette fiole à son époque dans sa cathédrale ; mais elle a sûrement été détruite lors du sac de la ville par les Huguenots au XVI^e siècle. La fiole confiée à Candes fut retrouvée en 1873, à l'occasion de travaux : quand on déplaça le maître-autel, les ouvriers découvrirent un vase dans la maçonnerie, que les archéologues datèrent du IV^e siècle ; il contenait de la matière desséchée, identifiée comme étant du sang humain.



Saint Maurice

XV^e s., attribué à Bellini - Bibl. de l'Arsenal

Saint Martin, pèlerin à Agaune

Nous rapportons ce récit tel qu'il est transmis par des traditions et des bréviaires. Alors qu'il revenait de Rome, saint Martin, traversant les Alpes, s'arrêta au monastère d'Agaune, alors en fondation. Notre saint évêque était alors déjà assez connu, et, par humilité, ne révéla pas son identité aux moines qui l'accueillirent. Mais c'est pour cette raison que ceux-ci, craignant quelque malhonnêteté, refusèrent de confier au saint évêque des reliques des saints martyrs, malgré ses demandes insistantes. Saint Martin réclama alors qu'on le conduisît au lieu où saint Maurice et ses compagnons avaient reçu la palme du martyre. On le mena alors dans un lieu appelé Vérollez (du latin *verus locus* : le vrai lieu du massacre) où, se prosternant et embrassant la terre qui avait été baignée du sang des martyrs, il pria Dieu de lui venir en aide. Il souleva alors une motte de terre avec un couteau emprunté à un berger, et aussitôt une fontaine de sang jaillit du sol. Comme il ne pouvait en recueillir, un ange apparut,

Avant d'aborder la présence et l'action de saint Martin à Angers, il convient d'établir l'état du diocèse au IV^e siècle. Nous n'avons que peu d'éléments qui permettraient d'écrire l'histoire de l'Église d'Angers avant l'arrivée de saint Martin. Un premier édifice a très certainement été édifié auparavant à l'emplacement d'un temple païen, dédié à Notre-Dame (il s'agit de l'embryon de notre cathédrale). Entre l'évêque du I^{er} siècle et l'évêque du IV^e siècle, saint Apollinaire, nous n'avons aucun nom.



Vérollez

Dom Chamard suggère que ce dernier, d'origine grecque, comme son nom l'indique, serait venu en Gaule comme saint Florent, saint Machaire des Mauges et tant d'autres, dans le but de se sanctifier dans la solitude sous la conduite de saint Martin. Ce dernier transformait tous ses disciples en prédicateurs de la foi chrétienne, et les Églises de France les choisissaient à l'envi. Or, l'oraison d'un missel du XV^e siècle en fait un grand apôtre de l'Anjou. Nous pouvons donc à bon droit conjecturer d'une lente dégradation de l'Église d'Angers entre le II^e et le IV^e siècle, puis d'une refondation par saint Martin en 372, par l'envoi de saint Apothème sur le siège épiscopal, par la reconstruction de la cathédrale, et par la dotation de reliques prestigieuses, dont la célèbre troisième fiole. Lors de cette reconstruction, saint Martin lui-même consacra la cathédrale à saint Maurice et à ses compagnons. L'Église d'Angers doit donc à saint Martin son second évêque connu, les précieuses reliques de saint Maurice, la consécration de sa cathédrale à ce saint, et le successeur de saint Apothème, saint Maurille, disciple de l'Apôtre des Gaules (sans doute exista-t-il, entre saint Apothème et saint Maurille, un saint Prosper ou Funier dont nous ne savons rien).

Culte des reliques au fil des âges

La célèbre fiole n'était pas la seule relique à avoir été vénérée par les Angevins. On peut imaginer que l'Apôtre des Gaules en confia plusieurs à la cathédrale, parmi lesquelles le chef de saint Maurice. Il est assez aisé d'étudier l'évolution du nombre de reliques, grâce aux différents inventaires qui ont été réalisés tout au long de l'époque médiévale. On peut ainsi noter quelques ajouts successifs.

La précieuse ampoule est l'une des seules reliques à nous être parvenue. Au XIII^e siècle, le chanoine Etienne Dazaire offrit un reliquaire en argent pour la soutenir. En 1486, le chanoine Amauri Denyau fit don d'une statue de saint Martin en argent doré pour supporter la célèbre fiole : le saint évêque était représenté à genoux, tenant la fiole entre ses mains. Volée par les Huguenots en 1562, lors de la profanation de la cathédrale, la fiole seule fut rendue par Jean Tillon, abbé de Saint-Serge au XVI^e siècle... Lors de la Révolution Française, elle fut sauvée par des fidèles courageux qui la sauvèrent du fanatisme iconoclaste.

Au XI^e siècle, l'évêque d'Angers Eusèbe Brunon fit ramener dans son diocèse un bras de saint Maurice ; cette translation est rappelée par une fête dans le calendrier angevin au 2 décembre : la *Réception du bras de saint Maurice*, de rit semi-double. En 1070, il rapporta également d'Againe le chef de saint Innocent, l'un des compagnons de saint Maurice, qu'il fit enfermer dans un reliquaire d'argent. Ce reliquaire fut ouvert le 29 juillet 1627 par deux chanoines, Martin Pommier et Pierre Syette, pour en retirer un os, placé par la suite dans l'autel principal du couvent de Nyoiseau lors de sa consécration par Guillaume le Prestre, évêque de Quimper.

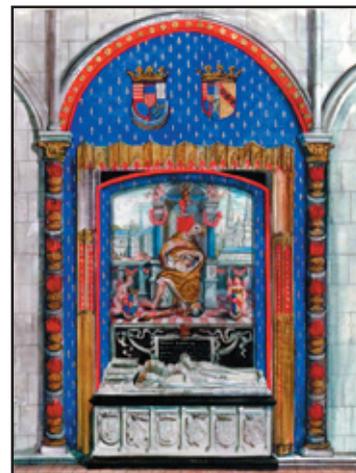


La fiole de Candès-Saint-Martin

L'inventaire de 1659 fait état d'une épée de saint Maurice avecques son foureau d'argent doré en est la garde dorée en la poignée de fil d'argent. Les Bollandistes admettent son existence (Acta SS. Septembre, t. VI).

Le decorum autour des reliques

A la fin du XV^e siècle, afin de conserver toutes les reliques, on installa un sacraire, en remplacement de l'*armarium magnum* jusque-là présent : pour plus sûrement garder ces précieuses reliques, le Roi René fit faire un très bel, puissant et bien grillé repositoire, près le sépulchre royal, nous explique Jehan de Bourdigné, dans ses *Annales d'Anjou*. Le sépulchre royal dont il est question est le tombeau que ce roi se fit aménager dans le chœur de la cathédrale, côté évangile. Les deux



Reconstitution du tombeau du Roi René

monuments, construits ensemble côte à côte de 1447 à 1480, formaient un ensemble majestueux. Une arcade surbaissée, nous décrit Louis de Farcy, entourée de moulures et couronnée d'un élégant fronton, fut creusée dans la muraille. Au-dessus de la porte du Reliquaire, Pons Poncet, célèbre imagier, sculpta en haut-relief le jugement dernier. Le peintre Coppin Delft fut chargé, le 3 juillet 1473, de dorer le reliquaire et les images, qui y étaient de fin or ; le champ du derrière était de bon fin azur d'Almaigne semé de fleurs de lis d'or fin. Ce sacraire était protégé par une grille de fer, gardée la nuit par des veilleurs qui couchaient près du jubé et par les chiens du sacristain. A différentes reprises, des princes et des souverains y déposèrent des bijoux mis en gage ou en dépôt. On y enfermait le Saint-Sacrement pendant l'octave de la Fête-Dieu, et on l'encensait certains jours, comme les autels et les tombeaux. Il faisait face à un autre sacrarium, construit en 1450 par le même roi, monument de près de vingt pieds d'élévation (environ six mètres), destiné à renfermer l'Urne de Cana (il a été détruit en 1699). Mais en 1781, lors du réaménagement du chœur, ce sacraire monumental fut détruit. Quel stupide vandalisme, se lamente Louis de Farcy, parce que ces sculptures étaient gothiques, de s'acharner contre elles ! Plusieurs débris d'une merveilleuse délicatesse et tout dorés, ont été retrouvés dans les décombres : les enragés de Grec et de Romain les avaient employés à caler la boiserie du chœur.

En 1510, on plaça une statue de saint Maurice sur le maître-autel, dans une niche, portée sur une colonne de cuivre au niveau du retable, du côté de l'épître. Hans Mangot Gernedius, orfèvre de Tours, fut chargé de l'exécuter. Elle fut malheureusement revendue en 1760.



Les huit statues de la façade de la cathédrale



Louis de Farcy, historien angevin (1841 - 1921)

En 1537, on plaça sur la façade huit grandes statues de saint Maurice et de ses compagnons. Une trentaine d'années plus tard, les Huguenots pillèrent la cathédrale (en 1562).

Le 27 novembre 1642, les reliques de saint Victor et de l'un des compagnons de saint Maurice, apportées d'Againe par Guy Arthaud et Robert Constantin, chanoines d'Angers, furent déposées dans le sacraire de l'église Saint-Laud, puis transférées à la cathédrale le 6 novembre 1643, sous la présidence de Mgr Claude du Rueil (évêque d'Angers de 1628 à 1649).

Jamais on n'avait vu si grande affluence de monde avec des chandelles ardentes à la main que dans cette cérémonie, où des reliques furent portées sous un dais par les sieurs Arthaud et Constantin dans la châsse de cristal. Cette châsse, nous décrit Louis de Farcy était une sorte de coffret délicatement travaillé en forme de château ou de petite chapelle. Tout l'extérieur était en cristal, monté en argent doré et émaillé, et l'intérieur en argent. Jusque-là, cet objet avait renfermé à partir de l'année 1508 l'hostie consacrée, exposée sur l'autel dans l'ostensoir, pendant l'octave du sacre. Mais en 1683, Guy Arthaud fit placer ces reliques dans les piédestaux de deux statues d'argent, représentant l'une un capitaine, et l'autre un soldat.

Toutes ces reliques étaient honorées par de nombreux fidèles, et présentées à la dévotion par le clergé de la cathédrale. L'ouvrage de René Lehoureau *Cérémonial de l'Église d'Angers* (XVIII^e siècle) nous présente de manière très détaillée l'exposition des reliques : *Le garde-reliques a soin avant Tierces pour la grand'messe des fêtes épiscopales d'exposer quatre reliques des plus précieuses sur le grand autel, l'étole au cou par respect entre les 4 cierges blancs qu'on met de surnuméraires sur quatre chandeliers de vermeil : 1^o une vraie croix près le crucifix du milieu de l'autel séparée par un chandelier et du même côté la figure de S. Martin où dans une phiole paraît le sang de S. Maurice et de ses compagnons. Ce présent a été fait à l'église par S. Martin quand il dédia l'église de S. Maurice. Avant, elle prenait la Sainte Vierge pour patronne, et c'est pourquoi l'image de la sainte Vierge tint toujours le côté de l'Évangile comme le plus noble. Ladite relique est aussi séparée d'un chandelier, de sorte que la relique est la deuxième. 2^o De l'autre côté, est la figure de la Ste Vierge, où sont enchassés dans un cristal que tiennent deux anges à genoux, des cheveux de la Ste Vierge, ensuite le chef de S. Maurille. Ces reliques sont aussi l'objet de la piété populaire, qui se remarque principalement par les oblations aux reliques : après la grand'messe, le garde-reliques approchait les reliques des fidèles, entre deux cierges, sur un autel ou une table, et ceux-ci y apportaient des offrandes dans le but d'obtenir quelques faveurs particulières. De petites gens, ou alors de grands de ce monde se rendaient à la cathédrale, comme, au XV^e siècle, les princes de la maison d'Anjou, le duc de Bretagne, le duc de Guyenne, Louis XI, ou plus tard, Louis XII et Anne de Bretagne !*



La statue-reliquaire de saint Maurice

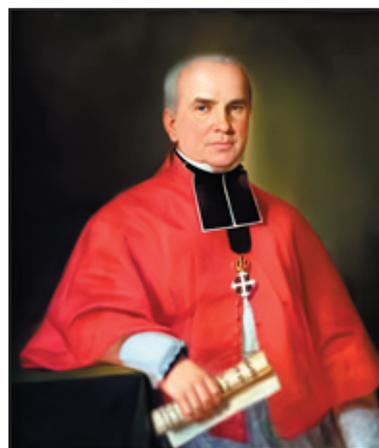
Le coup de grâce du fanatisme iconoclaste révolutionnaire

Mais à partir du XVI^e siècle, la foi déclinait et en même temps la valeur artistique, déplore Louis de Farcy. Concrètement, les chanoines n'eurent pas de scrupule à vendre des pièces inestimables du trésor. Mais ce fut la Révolution Française qui donna le coup de grâce à toutes ces traditions : les opérations commencèrent le 7 avril 1791 et finirent le 16 mars 1792, dirigées par Michel François Viot, orfèvre de la ville, en présence de MM. Barthon et Hortode, membres du district. Il s'agit de *soustraire des reliquaires tous les corps étrangers, tels que le bois, le plomb, le cuivre, le fer et le ciment, puis, après en avoir pesé le revenu net, de les envoyer aux hôtels des monnaies avec distinction de l'argent d'avec l'argent doré.* On assure qu'à Saint-Maurice, les reliques arrachées des châsses furent jetées par-dessus la boiserie au milieu de la poussière et des toiles d'araignée. Heureusement, la précieuse fiole fut sauvée.

Un ultime ajout au XIX^e siècle

Une fois un calme relatif revenu après la tourmente révolutionnaire, un vieux chanoine d'Angers, l'abbé Douet, voulut obtenir quelques reliquaires similaires à ceux qui avaient disparu dans la tourmente. Aidé par la fabrique, il s'adressa alors à un orfèvre parisien, P. Famechon, pour l'exécution de quatre statues en argent, d'environ soixante centimètres de hauteur, surmontant un piédestal de bois d'ébène avec une cavité propice à recevoir des reliques. Ces quatre statuette représentaient saint Maurille, saint Mainbœuf, saint Louis, et saint Maurice. Le reliquaire de saint Louis remplaçait un ancien reliquaire de 1687 (*une statue d'argent, dont le piédestal était en bois, recouvert de lames d'argent*), disparu lors du sac des reliques, mais dont on avait heureusement conservé la relique. Saint Maurice, quant à lui, est reconnaissable par son costume de centurion, une bannière portant une croix, et un glaive portant également une croix. Pour remplir ce réceptacle vide, Mgr Charles Montault-Desilles, évêque d'Angers, écrivit directement... à l'Abbaye Saint-Maurice d'Againe. Une minute du chapitre claustral de l'Abbaye, datée du 16 novembre 1838, nous apprend que *le Chapitre a accédé à la demande de Mgr Charles Montault Evêque d'Angers sollicitant pour sa cathédrale placée ainsi que son Diocèse sous la protection de S. Maurice, une relique de ce Saint.*

(...) La relique accordée de la longueur d'un pouce a été détachée d'un ossement venant de l'Eglise de S. Maurice d'Aigle, ainsi que l'attestait une vieille étiquette. Cet os n'étoit point enchassé et c'est pour cette raison que le Chapitre s'est cru en pouvoir d'en distraire une partie et de satisfaire par là à des sollicitations aussi vives que réitérées. Le chanoine Pierre-Didier Chervaz (1799-1875) est alors chargé par son abbaye



Le chanoine Chervaz (portrait d'Émile Chapelet, 1856)

du transport de la précieuse relique d'Agaune à Angers, en remerciement de quoi il est nommé chanoine honoraire de Saint-Maurice de la même ville. Cette relique venait originellement de l'église d'Aigle, dépendant spirituellement de l'Abbaye par le passé, mais avait été sauvée *in extremis* de l'iconoclasme protestant au début du XVI^e siècle, lors de la transformation de l'église en temple réformé.

Conclusion : du IV^e au XXI^e siècle

De la Thébaidé au Valais, du Valais à l'Anjou, ces martyrs africains sont pour nous d'authentiques exemples, car, en mourant pour la foi, ils ont contribué à forger une chrétienté solide et enracinée, à laquelle nous n'avons qu'à nous rattacher. Les saints martyrs sont-ils thébains par le sang reçu, ou valaisans par le sang versé ? Quoiqu'il en soit, ce qui est sûr, c'est qu'au vu et au su de la permanence de leur culte à Angers, ils sont devenus angevins à part entière, par le sang apporté !

**SANCTE MAURITI CUM SOCIIS TUIS,
ORA PRO ANDECAVIS !**

Pierre de Jacquelot

Bibliographie :

♦ Jehan de Bourdigné, *Annales d'Anjou*, 1529 ; ♦ René Lehours, *Cérémonial de l'Église d'Angers*, 1692 ; ♦ Dom François Chamard, *La Vie des saints personnages de l'Anjou*, 1863 ; ♦ J. Bernard de Montmélian, *Saint Maurice et la légion thébéenne*, 1888 ; ♦ Louis de Farcy, *Monographie de la Cathédrale d'Angers*, 1901 ; ♦ Andreas Nijenhuis-Bescher, *D'Aigle à Angers., les pérégrinations de la relique de saint Maurice de la cathédrale d'Angers*, in *Echos, Nouvelles de l'Abbaye Saint-Maurice*, n°27 Année 2015 ; ♦ Thomas d'Hour, *Les fêtes des reliques dans les calendriers liturgiques diocésains de la France post-tridentine (1570-1680)*, in *La mémoire des saints originels entre XVI^e et XVIII^e siècle*, Bernard Dompnier, Stefania Nanni (éd.), 2022.



Saint Apollinarius reçoit saint Maurice à Angers
Tapisserie de la vie de saint Maurice, 1460, Trésor de la cathédrale

SAINTE APOTHÈME

L'occasion nous est ici offerte d'évoquer un grand évêque angevin : saint Apothème (cf. pages 1 et 2).

De son vivant, l'histoire n'a rien retenu, si ce n'est qu'il fut le second évêque connu d'Angers, un grand pasteur, qu'il a accueilli saint Maurice dans son diocèse, et qu'il mourut le 20 novembre 389. Pour le reste, nous ne pouvons nous en tenir qu'à des hypothèses.

Toutefois, nous explique Dom Chamard, *la mémoire de ses vertus ne descendit pas avec son corps dans l'oubli du tombeau* : de nombreux miracles étaient opérés par son intercession, et trois siècles après sa mort, une foule nombreuse venait chaque jour prier ses reliques en l'église Saint Mainbœuf (une partie des reliques avait rejoint le trésor de la cathédrale). Sa renommée était si répandue, qu'un jour, des moines de Neustrie tentèrent de dérober son corps ; mais le saint s'opposa par un miracle à leur entreprise téméraire. Ce miracle lui valut un regain de popularité et de dévotion, et des clercs furent assignés à la garde du corps.

Mais si le climat neustrien déplaisait sûrement à notre saint, l'air breton lui convenait sans doute mieux. En effet, il y avait à Redon un homme qui avait pris la résolution de vivre dans la solitude, la prière, et la pauvreté : Convoyon, fondateur de l'Abbaye Saint-Sauveur en 831 (il avait été formé à la vie monastique par saint Gerfroy, abbé de Glanfeuil). Alors que le comte des Marches de Bretagne, Nominoé, avait obtenu quelques succès militaires en Anjou, saint Convoyon résolut d'enrichir son monastère par quelque insigne relique pour exciter la dévotion de ses religieux, et choisit à cet effet deux de ses moines, Hildemar et Louhemel, qu'il emmena avec lui à Angers en 848. Arrivés dans les faubourgs, ils descendirent chez un nommé Herdewald chez qui ils exposèrent leur projet : se saisir secrètement de l'une des reliques présentes à Angers pour la ramener dans leur abbaye qui en était totalement dépourvue. Leur hôte leur indiqua alors l'une des plus célèbres d'entre elles : le corps de saint Apothème. Pendant les trois jours qui suivirent, les trois moines se munirent des instruments nécessaires pour soulever la lourde pierre, et, lors de la quatrième nuit, se faisant passer pour de pieux pèlerins, ils réussirent discrètement à ouvrir le tombeau, s'emparèrent des ossements, et, après quelques rapides prières d'action de grâce, s'enfuirent avec leur précieuse fardeau. Une fois passée la frontière des Marches, à Langon, ils firent prévenir leur communauté du succès de leur entreprise, et la nouvelle se répandit à travers tout le pays. Un enfant aveugle fut guéri au contact des reliques. Pour empêcher tout rapt, celles-ci furent placées dans l'église abbatiale à une hauteur inatteignable derrière l'autel.

Là, elles furent l'objet d'une vénération accrue, tant bretonne qu'angevine, et de très nombreux miracles furent opérés. On lui doit notamment la guérison de l'abbé de Glanfeuil, Gozlin, vers 850. Au X^e siècle, une partie du corps fut emmenée à Saint-Magloire (Paris), abbaye détruite au XVIII^e siècle. A Redon, la châsse qui contenait les reliques depuis le XIII^e siècle fut dépouillée par le fanatisme iconoclaste révolutionnaire.

SANCTE APOTHEMI, ORA PRO ANDECAVIS !

Bibliographie :

♦ Dom François Chamard, *La Vie des saints personnages de l'Anjou*, 1863 ; ♦ Aimé de Soland, *Reliques de saint Apollinarius*, in *Revue des provinces de l'Ouest*, 1856.